

**LA BIBLIOTHEQUE DE JACQUES LACAN**

(56) Dans cette rubrique nous proposons de rendre plus facilement accessibles certains textes parmi les nombreux auxquels Jacques Lacan nous a renvoyés tout au long de son séminaire.

Ainsi, le 3 juillet 1957, vingt-quatrième et dernière séance du séminaire consacré à la Relation d'Objet, Lacan nous indique:

*“Ce petit Hans, laissons-le à son sort.*

*Je vous signale néanmoins que si j'ai fait à son propos une allusion à quelque chose de profondément actuel dans une certaine évolution dans les rapports entre les sexes; et si je me suis rapporté à la génération de 1945, c'est assurément pour ne pas faire une excessive actualité. Je laisse à dépeindre et à définir ce que peut être la génération actuelle, laissant à d'autres le soin d'en donner une expression directe et symbolique, disons à Françoise Sagan que je ne cite pas ici au hasard, pour le seul plaisir de faire de l'actualité, mais pour vous dire que comme lecture de vacances, vous pourrez voir ce qu'un philosophe austère et habitué à ne se situer qu'au niveau d'**Hegel** et de la plus haute politique, peut tirer d'un ouvrage d'apparence aussi frivole. Je vous conseille de le lire (numéro de Critique d'août—septembre 1956, p 704-708, Alexandre **Kojève**) sous le titre: “ le dernier monde nouveau”; étude qu'il a faite sur les deux livres, “ Bonjour Tristesse” et “ Un certain sourire” de l'auteur à succès que je viens de nommer. Ceci ne manquera pas de vous instruire, et comme on dit, ça ne vous fera pas de mal, vous ne risquerez rien. Le psychanalyste ne se recrute pas parmi ceux qui se livrent tout entiers aux fluctuations de la mode en matière psycho-sexuelle. Vous êtes trop bien orientés, si je puis dire, pour cela, voire même avec un rien de fort en thème en cette matière”.*

(57) LA BIBLIOTHEQUE DE JACQUES LACAN

LE DERNIER MONDE

NOUVEAU

FRANÇOISE SAGAN

Bonjour tristesse	Julliard, 1954. In-16, 192 p.
Un certain sourire	Jlliard, 1956. In-16, 192 p.

Un nouveau type de monde est né à la littérature (1). Et quant à moi, je trouve tout naturel qu'il soit né à Paris et qu'il ait été enfanté par une fille mère (s'entend mère d'un nouveau-né purement littéraire).

-----  
(1) Cf Robert Paris, apud Temps Modernes (Sartre dir.), 11 année, n° 125 (juin 1956), p.1.903.

Certes, ce nouveau monde lui-même n'est pas né d'aujourd'hui. Mais, bien que la recherche n'en soit plus interdite, la paternité est loin d'être définitivement établie dans son cas, la théorie des prétendants à cette lourde responsabilité n'étant pas encore close. Pourtant, du vivant même du père supposé, un Allemand, de génie lui aussi, insinua discrètement que ce pourrait bien être le Grand Corse. Et quant à moi, je commence à croire fermement que le dernier conquérant était effectivement lui-même responsable de ce que fut, pour lui, l'honneur et le plaisir de la conception de notre monde nouveau, Quoi qu'il en soit de l'insinuation allemande, l'Allemand dénonciateur a très bien vu et pré-vu ce que sera l'enfant annoncé par lui au monde. Encore que beaucoup de personnes pleines de bon sens (common sense) continuent à ne pas prendre au sérieux les visions, même de ce visionnaire, pourtant épris de raison (Vernunft) (sans parler des inquiétantes visions de certains de ses apôtres).

En Angleterre pourtant, un contemporain semble avoir tout aussi bien vu les choses. En tout cas, il s'est très certainement rendu compte du fait qu'à cause des exploits même de son concurrent franco-italien, l'honneur (que d'aucuns prétendent vain) de l'héroïsme viril (ne serait-ce que vestimentaire) ne peut désormais s'acquérir qu'en civil (couleur (58) de deuil, évidemment). Mais ce génie pacifique mourut en martyr inconnu de sa découverte sensationnelle (qui eu un retentissement inoubliable dans le monde proprement dit) sans laisser de traces littéraires, et ses hagiographes ne révélèrent jamais aux non-initiés le sens et la portée véritables de son douloureux témoignage (dont un couvent français de femmes abrite encore les reliques matérielles).

- Enfin, il y eut en France un marquis, emprisonné par le Tyran, mais libéré par le Peuple, -qui comprit lui aussi que, dans le nouveau monde libre, tout devait se commettre désormais dans le privé ; notamment les crimes, obligatoirement conçus, d'ailleurs, comme des actes (noblement gratuits) de Liberté égalitaire et fraternelle. Mais les Libérateurs populaires ne prirent d'abord ce Libéré que pour un libertin. Et aujourd'hui encore les quelques hommes d'élite qui le lisent et en parlent sérieusement sont taxés de peu sérieux par la masse de ceux qui le sont très. Ainsi, lui non plus n'a pas divulgué le Secret.

A vrai dire, c'est parce que j'ai envie de révéler enfin ce mystère si soigneusement gardé par ceux qui le détiennent (en supposant qu'il y en ait encore) que je me suis décidé à écrire et même à publier les quelques pages qui suivent, en les dédiant à tous ceux qui les liront et donc, très certainement, à mademoiselle Sagan, qui les recevra sans nul doute grâce aux bons soins d'un Argus vigilant.

Car c'est grâce au soin que cette jeune fille a mis à écrire ses deux premiers livres que le monde en question est "né à la littérature". Jusqu'à cette fille française, aucun lettré, n'a voulu en parler, du moins joliment. Sans doute, un -grand littérateur américain des temps modernes, spécialisé dans l'analyse du comportement (behavior) viril, s'est penché sur le problème de ce monde émasculé par son propre père, d'ailleurs encore inconnu. Ayant fait pousser sa barbe (aujourd'hui blanche), probablement pour se donner du courage dans sa lutte héroïque contre le désespoir, cet auteur réputé a cherché à travers tout le monde le dernier mâle humain ou plutôt le dernier homme vraiment mâle, et il prétendit l'avoir enfin trouvé, dans la mer des Caraïbes, en la personne d'un vieux pêcheur, à moitié mort il est vrai, Encore ne put-il lui trouver, en fait de digne adversaire, qu'un — héroïque et très puissant, certes,

mais quand même — poisson (d'une espèce autre, d'ailleurs; que celle qui (59) servit de modèle à l'un des symboles d'une religion bien connue) (2) . Mais cette toute récente histoire naturelle du moderne Anglo-Saxon resta tout aussi ésotérique que la déjà vénérable apocalypse germanique de l'histoire universelle.

C'est donc à une très très jeune jeune fille française que revient la gloire (littéraire) de révéler aux foules (de ses lecteurs et lectrices) à travers le monde entier ce qu'est, au juste le monde où cette gloire a été récoltée, d'une façon certainement très honnête, mais peut-être encore quelque peu "inconsciente " (au sens philosophique de ce mot) ou " naïve" (au sens de Schiller c'est-à-dire par opposition à " sentimentale").

Pour le dire tout de suite, e'e d'un monde qui est nouveau parce que complètement et définitivement privé d'hommes (au sens de Malraux—Montherlant—Hemingway, pour ne citer que ces trois classiques, en laissant en paix Homère et les autres) qu'il s'agit. D'un monde sans hommes, vu (3) par une jeune fille, certes. Mais d'un monde qui diffère du tout, au tout de celui, déjà poussiéreux., où une autre jeune fille (d'ailleurs non parisienne) ne voyait pour ainsi dire rien d'autre que des pantalons de flanelle, qu'à son époque les hommes considérés comme authentiques étaient pratiquement seuls à porter. Dans le monde nouveau par contre, que nous révèle la jeune fille à qui ce monde s'est révélé, les hommes (non pas au sens ambigu de ce mot français équivoque, mais au sens précis et propre qu'est son sens anatomo-physiologique), dans ce monde nouveau, dis-je (avec humiliation virile), les faisant-fonction d'hommes ont une fâcheuse tendance à s'offrir tout nus (niais obligatoirement musclés) ou en déshabillé aux regards nullement émerveillés des jeunes filles. De mon temps (qui est pour moi bon et vieux, comme c'était de tout temps le cas de tous les temps dont on parlait avec une certaine tristesse), de mon temps, dis-je (avec une virile fierté), la nudité, même intégrale, était plutôt réservée aux jeunes filles (du moins dans l'art et la littérature). Tel fut aussi son sort dans de plus lointains passés. Dieu sait, d'ailleurs, que ce n'était pas chose facile que de déshabiller les hommes virils d'autrefois. Il fallait se mettre à quatre ou cinq pour sortir un brillant chevalier de sa lumineuse armure, et tout récemment encore l'aide d'un vigoureux gaillard n'était pas de trop pour extraire tel militaire illustre de ses fines bottes lustrées. Sans doute les choses se sont grandement améliorées depuis. Déjà de mon temps, le facile et confortable pyjama des Indes efféminées a conquis le monde occidental et libre, grâce aux conquérants britanniques du servile Orient. Pourtant, en tant que thème littéraire tout au moins, ce vêtement occi-oriental (à ses débuts exclusivement réservé aux hommes et rigoureusement interdit aux jeunes filles bien élevées par leurs mamans) ne jouait un rôle que dans les vaudevilles On imaginerait mal, en effet, un auteur (masculin) sérieux de l'époque évoquant le pyjama d'un héros (littéraire) qui, par exemple, sur le sol sanglant de l'Espagne révolutionnaire, serait appelé à initier virilement à l'amour le plus pur (disons pour fixer les idées: dans un sac de couchage militaire) une jeune fille dont même le viol préalable et réitéré par une douzaine de mâles (réactionnaires) n'a pu entamer la pureté (s'entend morale). Sans

-----  
(2) Cet honneur exclusif accordé aux poissons et aux pêcheurs serait injuste envers les bovidés non émasculés et leurs vaillants adversaires, si ces derniers n'avaient fait l'objet d'un livre plus ancien de l'auteur en cause, qui a d'ailleurs consacré le meilleur de son oeuvre littéraire et même de sa propre vie à de sanglants combats entre mammifères (mâles) ne s'étant rabattu sur les animaux à sang froid que lorsqu'il fut lui-même sur son déclin (viril).

(3) Une erreur d'impression qui ajouterait u t s à la fin de ce e vu » trahirait horriblement in pensée profonde de l'auteur.

doute, dans notre monde nouveau (où, par bonheur, les pures jeunes filles n'ont plus besoin de se faire violer pour devenir aptes à faire l'amour convenablement, ou, si l'on préfère, d'une façon pure et simple) la jeune fille qui nous en parle ne parle encore en détail que de son propre pyjama, à la pureté immaculée duquel veille maternellement le deuxième homme de son choix. Mais on ne voit vraiment pas pourquoi les jeunes écrivaines d'aujourd'hui ne parleraient pas tout aussi bien, et avec autant d'égards fraternels des pyjamas des ex-virils partenaires des amours à allure masculine des héroïnes de leurs romans. Car ces héroïnes "détaillent" déjà avec une très masculine indifférence (qui leur paraît, il est vrai, encore "merveilleuse"; comme elles l'avouent elles-mêmes avec une touchante humilité) les formes viriles qui s'offrent à leurs yeux lorsqu'elles voient passer en beauté dans la rue, ou plutôt sur le trottoir de la Promenade des Anglais (*Un certain sourire*, p. 118) une de leurs éventuelles conquêtes, dont elles embrassent le "torse" (qui, malheureusement, même s'il est du Belvédère, ne vaudra jamais, d'un certain point de vue, celui d'une vénus du Capitole ou même d'ailleurs) quand une telle conquête vient à se parachever dans un lit (*id*, p. 106).

Que tout ceci soit profondément humiliant pour ceux d'entre nous que le hasard mendélien a fait naître avec le corps d'un homme, nul parmi eux (à moins d'avoir complètement oublié le sens non sexuel du nom générique qu'il porte) ne pourrait honnêtement le nier. Bien que, dans ce cas, c'est non pas pour nier et s'opposer, mais pour se conformer et admettre qu'il faudrait un courage certain. Mais de là à s'en indigner, comme d'aucuns prétendent pouvoir encore le faire. A traiter ces jeunes nouvelles filles d'"Amazones", avec une pointe faite de cet fine ironie pu remplace si avantageusement l'airain démodé des légendes héroïques de la Grèce très ancienne, nouvellement remise (4) à la mode par les penseurs sophistiqués de notre temps... Qu'on nous dise plutôt. ce qui pourrait bien se manger en fait de grives, là où il n'y a même plus de merles blancs. Je ne voudrais pas croire, en tout état de cause, qu'on a l'intention de conseiller à ces prétendues "Amazones" (qui n'ont d'ailleurs fait preuve d'aucune hostilité envers aucun mari, y compris les leurs) de se diviser, ne serait-ce que pour rire, en deux groupes, dont l'un mimerait le rôle de ceux qu'elles ont dû cesser de combattre faute de combattants.

- Pendant des millénaires, les hommes « prenaient » les filles. Puis la mode vint, pour celles-ci, de se "donner". Mais est-ce la faute aux filles si, dans un monde nouveau, sans héroïsme mâle, elles ne peuvent plus être ni "données" ni "prises", mais doivent bon gré mal gré se contenter de se laisser faire ? N'est-ce pas en tout cas préférable que, dans ces conditions, elles le fassent, autant que possible, avec la meilleure grâce et volonté d'un monde, où nous sommes tous désormais obligés de vivre, du moins tant que notre propre mort ne nous dira rien? A quoi servirait., d'ailleurs, d'envoyer ces gracieuses, mais volontaires "Amazones", soit dans des couvents (comme semblent le souhaiter certains, sans jamais oser le dire), soit chez d'autres guérisseurs professionnels subtils des âmes présumées meurtries (comme on se permet parfois de le suggérer, sous le prétexte fallacieux que les filles en question ne sont pas "vraiment heureuses", mais bien entendu, sans s'offrir pour supporter les frais, fort élevés d'ailleurs, du prétendu assainissement moral)? En supposant ces filles "normalisées", au point de pouvoir être parfaitement "heureuses" en se comportant en "vraies femmes",

---

(4) Ici encore, une coquille qui, en supprimant le « e » (féminisant) du mot "remise", rapporterait celui-ci non plus à la Grèce antique, mais à ce fameux et poétique "airain", qu'on pourrait très bien fabriquer de nos jours et même utiliser comme l'utilisèrent en leur temps (où on ne pouvait faire rien de mieux, du moins en fait de métal), les héros légendaires dont nul n'oserait (ni de leur vivant, ni même après leurs glorieuses morts) contester la virilité pourrait m'exposer au risque (certainement grave pour un auteur) d'être mal interprété, voire totalement méconnu (au sens de mé-compris).

trouveraient-elles les véritables hommes qu'il leur faudrait alors, dans un monde où l'akmé de la puissance du mâle est désormais situé dans l'activité pacifique et laborieuse (bien que dûment motorisée) d'un époux fécond ?

Pour donner, en résumé, mon avis définitif, je dirai que Cécile et Dominique (nom à lire au féminin), ainsi que Françoise elle-même, sont pour moi des jeunes filles comme les autres. Je veux dire comme toutes ces autres jeunes filles de tous les temps et de tous les lieux, qui disposaient d'une intelligence peu commune et qui avaient ce qu'on appelle vulgairement (ou noblement ?) du cran (même si toutes n'avaient pas cet éclatant talent précoce et littéraire dont a fait preuve l'une d'entre elles au moins). Ce que les trois jeunes filles précitées ont d'inédit (et d'humiliant pour nous, qui sommes quand même des hommes, du moins d'un certain point de vue), c'est que, grâce à la troisième, les deux premières ont commencé à vivre, non plus dans le monde dont les jeunes filles rêvent presque autant que les jeunes gens, mais dans ce drôle de monde encore nouveau et dernier en date, qui est bien le nôtre et qui, comme on le sait, a pour caractère spécifique, le distinguant de tous les autres, le fait qu'il n'y a virtuellement plus en lui ni véritables guerres ni vraies révolutions, et dans lequel, par conséquent, on ne pourra très bientôt plus mourir glorieusement ailleurs que dans un lit (privé ou public) qu'à condition, soit d'affronter l'épée à la main des fauves (lion châtrés et ruminants), soit d'escalader au risque de sa vie des cimes dépassant huit mille mètres de haut (ou un nombre équivalent de pieds anglais ou autres). Encore ces cimes sont-elles très peu nombreuses et seront soit délaissées par perte totale de l'intérêt viril qu'elles suscitent encore, soit pourvues de téléphériques aussi peu dangereux que possible ou de terrains d'atterrissage pour hélicoptères, qui, comme nous le souhaitons tous, ne serviront bientôt qu'à des fins pacifiques, de façon pouvoir être utilisés à tous âges et par tous sexes. Quant aux fauves que l'on utilise actuellement pour actualiser la virilité virtuelle de quelques authentiques mâles humains (généralement ibères), le risque est grand qu'une opinion publique (certes peu "naïve", mais très "sentimentale", pour re-citer le grand poète du *Sturm und Drang*) qui ne supporte plus (même dans l'ex-aristocratique patrie des derniers dandies civils) l'idée d'une mise à mort (sans douleur) d'un authentique assassin, s'émouvra bientôt pour mettre fin aux souffrances (si cruelles et tellement humiliantes) que l'on fait subir à de pauvres bêtes végétariennes qui n'ont fait de mal à personne.

Alors, en voyant l'état de paix paradisiaque enfin rétabli sur terre, les antiques divinités (mâles et femelles), qui riaient si fort du temps des combats d'Achille, mais qui ont failli mourir de soif à une époque moins reculée, se contenteront peut-être, elles aussi, d'un certain sourire, en consommant paisiblement comme tout le monde, du visqui qui — du moins dans notre monde — se prononce scotch et se boit coupé d'eau glacée ; — ce qui, d'ailleurs, leur serait très volontiers accordé même par le Sage le plus épicurien du monde.

Alexandre KOJEVE.